

Garrishka

Je suis né dans les immenses forêts glacées du nord, où les cœurs sont gelés et la vie sans saveur. Certains croient que nos enfants, lavés dans la neige à la naissance sont accoutumés à ce milieu... J'ai toujours eu froid, j'ai toujours haï la glace et ce gris désespérant.

Mon père n'y était pas pour rien. Il considérait que la morsure du froid était une purification et une marque de la présence bénie de Ruthel. Comme je la déteste elle aussi.

Vous n'avez jamais entendu parler de cette abomination ni de sa secte ici ?

C'est que j'ai voyagé suffisamment loin, j'y ai veillé.

Les peuples au sud de la forêt de glace, sarques, tanguliens et même une frange des sauvages keltois vénèrent aujourd'hui une divinité unique et sans plus aucun lien avec la nature, Lothian le Sauveur. Mais si son culte avait amélioré la vie de quelques sarques, devenus moins isolés et individualistes, force est de constater que cette nouvelle croyance n'avait pas sauvé grand chose en se répandant et en diluant son message dans autant de compréhensions et d'interprétations que de cabanes, de hameaux et de clans nomades, dispersés sur un espace presque infini. Après des siècles d'une lente dégénérescence, une femme du nom de Ruthel entraîna ses enfants et ses proches dans les forêts géantes qui servent de parure à Bhorée, le royaume sacré et interdit des glaces éternelles. Sa folie et sa rigueur donnèrent naissance au mouvement extrémiste ruthélien qui en quelques dizaines d'années devait éclabousser ou terroriser une partie des terres lothianites. Pour les ruthéliens, le froid mordant du nord empêchait tout relâchement de la foi, l'esprit seul devant primer et régir le corps. Tels étaient les strictes et simplissimes principes énoncés par Ruthel : le corps est l'esclave de l'esprit et le froid tempère les désirs du corps, chasse les illusions du cœur. Il s'agissait donc d'engourdir son corps et de guetter son dernier souffle en se gardant de la chaleur et de ses tentations infernales. Ruthel donna naissance à treize enfants puis elle disparut dans les terres gelées, bordant la Bhorée sacrée, répondant ainsi à l'appel de son Seigneur Lothian après avoir achevé sa prédication. Tandis que le monde évoluait au fil des siècles, ces forêts ruthéliennes sont demeurées inchangées, nos communautés figées dans la peur du péché et de la damnation. Nous ne vivions que pour nous nourrir et nous réchauffer faiblement, sous le regard inquisiteur et pesant de chacun. Mon père était un taré parmi les illuminés : plus intransigeant et plus fanatique que les autres. Il se consacrait à maintenir la loi de Ruthel, à secourir ses vrais fidèles, entendez si leur foi était inébranlable, et à purger les déviances du monde alentour : il brûlait les sorcières, chassait les mauvais esprits, ours sanguinaires ou morts vivants indifféremment et surtout, plus que tout, il terrorisait les mortels, les appelant à l'équité dans la pesée et l'échange, à la fidélité dans la foi et dans le couple, à la rigueur et plus que tout à l'austérité car toute innovation, toute nouvelle marchandise du sud éloignait le cœur de la glaciale pureté et du regard salvateur de la divinité. Sa réputation de saint homme avait atteint les régions alentours, on le sollicitait de partout, on l'écoutait ou le craignait et j'ai même entendu dire que des enfants avaient reçu son nom, l'année ou il avait traqué seul les pillards keltois et sauvé l'infortunée fervente de Lothian, enlevée de force. Le ruthélien qu'il était poussait ses tièdes frères lothianites à plus de rigueur, de sincérité et de foi. Il se

mêlait de l'intimité de chaque foyer et de l'intériorité de chaque fidèle. On lui rapportait les faits et gestes de chacun et un simple mot de sa part, répété à son destinataire suffisait à le voir réformer sa conduite. Autrement, son courroux et sa rigueur étaient implacables.

Sa fermeté d'âme commençait à transparaître sur son corps : les cheveux de mon père avaient subitement virés au gris, blanchis même sur les tempes alors qu'il était encore dans la force de l'âge. Son regard était devenu laiteux, voilé par une lueur blanchâtre parfois bleutée. A cette époque, il commença à disparaître de plus en plus longtemps, patrouillant avec le groupe de traqueurs volontaires et fanatiques qu'il avait réuni autour de lui. Il voyageait de plus en plus loin, ayant établi un fortin, une simple et solide tour de notre bois, aussi dur que le fer, en guise de quartier général. Même les ruthéliens les plus convaincus craignaient mon paternel et ses sbires, véritables inquisiteurs, grands éradicateurs d'adeptes de magie autant que de simples voleurs de bûches !

Ma mère était sa première fidèle et la première victime de sa sainte terreur. Elle ne pesait pas lourd face à cette montagne au regard de glace ne se séparant jamais un seul instant de sa prodigieuse hache. Elle m'élevait seule. L'ombre de mon père nous accompagnait bien sûr, nous écrasait littéralement, tout comme elle habitait chaque mesure et chaque cabane des gens de la forêt et en-deçà. Mais il ne rapportait que de loin en loin la viande et le bois nécessaires à notre survie. Aussi, je ramassais du bois, ma vie se résumait à ça, à tel point que mes doigts perpétuellement crevassés ne se réchauffaient jamais assez pour guérir, quelque fût la flambée. Ma mère me recommandait toujours la patience et la confiance en Ruthel, tout comme l'ensemble de nos voisins. Leur foi, leurs croyances exaltées m'avaient toujours horrifié, depuis aussi longtemps que je m'en souviens.

Un enfant succombait aux rigueurs de l'hiver ou à la maladie, une femme décédait en couches ou un arbre réduisait un bûcheron en bouillie et aussitôt on louait Lothian d'avoir écarté le mal ou purifié et élu un appelé... Car tôt ou tard, le monde cesserait de s'agiter un jour, il serait recouvert de glaces pures pour l'éternité : la grâce de Lothian étendue et répandue sur la création. Prison pour les âmes mécréantes, point d'ascension vers la vie véritable pour les fidèles. Le froid tétanisant pour seule et unique réalité, pour toujours, l'esprit enfin affranchi du corps, de toute pesante matière ! Leur vision extrême ne m'a jamais ni convaincu ni tenté. La foi était le refuge de ma mère ainsi que la force prodigieuse de son époux pour ériger une muraille de terreur, une barrière imperméable à toute autre vision du monde. Leur foi m'étouffait, mon père prenait soin de ses ouailles mais il négligeait ma mère et sa propre chair ! Moi, je n'avais rien demandé, et surtout pas à crever à petit froid dans ce monde suspendu. Mon père m'envoyait régulièrement un de ses traqueurs ou un autre pour m'apprendre à manier la hache comme ses acolytes de la voie de Ruthel. Il m'envoyait porter des messages et des vivres aux fidèles indigents à travers la forêt, vivres dont nous manquions cruellement ma mère et moi ! Aussi pour prendre soin d'elle, j'accompagnais les hommes de notre hameau forestier couper les grands résineux de notre bout du monde, les plus vieux du monde connu et je le sais avec certitude à présent, les plus hauts et solides arbres du monde entier. Depuis toujours nous vendions et échangeons notre bois, acheminé dans tous les pays, dans toutes les cités. J'ai survécu et grandi, des bras bientôt capables de déraciner un jeune

sapin ou de le concasser contre moi. J'aurai broyé un homme fait comme on claque des doigts à seulement quinze ans. C'est à cet âge que mon père a disparu. Il s'était rendu au-delà de notre forêt, tout au nord de la presqu'île de Kōlga, désertée depuis peu par les phoques et les oiseaux. Le point le plus septentrional du monde, face aux montagnes de glaces interdites de Bhorée d'où nul n'était jamais revenu.

Ma première pensée fut pour ma mère, éplorée. Je pensais redoubler d'efforts avec les bûcherons, mais la communauté de Ruthel avait d'autres plans pour nous.

N'ayant pu retrouver la moindre trace de mon père, ils s'étaient collectivement convaincus, sans le moindre début de preuve qu'il s'était sacrifié pour tous nous protéger et nous bénir.

« *Il avait épousé Ruthel* », c'était la légende qui circulait déjà partout...

Et pour accueillir cette bénédiction, un père veuf du hameau allait s'unir à ma mère. Je n'avais pas mon mot à dire. Il avait trois filles à élever et il n'était pas convenable que je demeure à leurs côtés : la volonté et la loi de Ruthel étaient claires à ce sujet. Je fus donc sans manières et sans délai expédié aux confins du territoire sarque, où les pêcheurs au filet et au harpon bravent l'océan démonté pour survivre encore un jour de plus...

Ma mère me souriait, mais son cœur saignait-il de me quitter ainsi ? Elle n'en montra rien, me bénissant et me confiant simplement à Ruthel et aux six anges du Salut...

Sans surprise, ce n'est pas Ruthel qui m'accueillit mais un lointain parent du nouvel époux de ma mère. Il me fit trimer comme un forçat et à seize ans, je pris la route sans hésitation avec des marchands des lointaines cités du sud. Ils commerçaient nos peaux, notre formidable bois si prisé et moins encombrant, l'ivoire de narval et de morse. Leur caravane était impressionnante, une véritable ville en déplacement. Ils avaient besoin de bras nombreux et je n'eus aucun mal à louer mes services : je savais faire de solides nœuds, gérer les vivres et me rendre utile en avançant les besoins des différents meneurs. J'étais infatigable et de plus, je savais me battre. J'eus largement le temps d'apprendre les rudiments de la langue des cités car nous avons fait un très large détour, progressant longtemps sur les marches et contreforts des monts cendrés pour nous tenir aussi éloignés que possible des sauvages tribus keltoises. Mêmes celles qui s'étaient converties au culte du sauveur Lothian avaient rendu sa voie barbare, violente et intransigeante. Elles auraient pu s'entendre à merveille avec mon père : une chance pour le monde qu'ils ne se soient pas associés. Nous évitâmes également soigneusement les steppes, terres maudites dénuées de forêts, désespérément plates, comme arasées. Ses habitants les tiennent pourtant pour sacrées et les défendent jalousement, féroce même. Nous n'y pénétrions que par endroits, auprès d'intermédiaires connus et au prix de nos meilleures peaux. Et enfin nous avons atteint les chaudes contrées des cités libres, baignées d'opulence et de vie colorée sur les rives de la paisible mer intérieure, qui les reliait toutes comme un collier de perles uniques et précieuses. J'avais presque dix-sept ans lorsque nous avons franchi les monumentales portes de Kelpur, rehaussées de cuivre rutilant et de faïence turquoise éclatante. J'étais aussi loin que possible de ma grise contrée natale, désolée et glacée. Ici la vie grouillante foisonnait d'ingéniosité et de cultures aussi variées que les étoiles du ciel, firmament que j'avais eu tout le loisir d'admirer lors de notre expédition. Le responsable militaire de la caravane était un Capitaine mercenaire expérimenté et avisé. Il

m'avait observé durant tous ces mois et m'offrit de rejoindre sa compagnie si je le souhaitais. Après quelques jours de liberté et d'émerveillement, mes poches vides et la perspective ennuyeuse d'un métier stable me ramenèrent vers ce chef mercenaire, Panshir. Il m'avait confié durant notre périple une belle lame (je n'ai plus jamais tenu une hache après la mort de mon père) et lorsqu'il me vit arriver, sourire en coin, il m'offrit à boire et envoya chercher l'épée. « Elle est à toi fils, elle et moi t'attendions, depuis plus longtemps que tu ne le penses. Je refuse beaucoup de jeunes têtes brûlées, ombrageuses ou violentes. Il nous faudrait trop de temps pour en faire des gars sûrs et les couler dans le moule du groupe. Alors, quand je tombe sur une potentielle recrue qui pourrait faire l'affaire... Santé ! »

J'avais le sentiment pour la première fois de ma vie que j'étais à ma place, en ces terres qui ne connaissaient pas le gel et où le soleil révélait toute la richesse et la saveur du monde, comme un fruit mûr.

Je suivis dès lors Panshir et ses « Fils du Cyclope ». Nous avons poursuivi maints pirates et pillards, sur les flots et sur les dunes, nous avons sécurisé le commerce entre toutes les oasis, de briques ou de verdure et nous avons à la force de nos bras, goûté la beauté de cette vie si précaire, dans chaque lever de soleil, dans chaque coupe levée et dans le regard fier de tous les membres de notre compagnie, *ma famille*. J'étais enfin chez moi.

Nous n'étions pas la compagnie la plus puissante mais Panshir était un Capitaine raisonnable, prudent et minutieux. Nous nous sommes élevés et renforcés durant huit fastes années.

Puis Panshir mourût d'une affection soudaine, nous laissant tous orphelins. Quelques uns des plus vieux membres se retirèrent de la compagnie, retraite méritée et lucide, car rien ne serait plus pareil désormais. Les Fils du Cyclope étaient maintenant dirigés par Ayolune le taciturne. Il engagea la compagnie dans le siège de Dagalqar, boucherie à laquelle participèrent les plus grandes compagnies de mercenaires. Nombre des nôtres périrent, à commencer par le taciturne. Avec les survivants, nous fondions alors une modeste compagnie, à l'inverse de son nom, l'Œuf du Phénix, menée par Sophoros le berger, qui ne quittait jamais les restes nauséabonds de sa toison de bélier. Nous avons passé une saison à vivoter modestement dans le désert. Puis la guerre entre la Cité d'Yrem et ses sœurs nous amena à nous joindre à une coalition de compagnies et à choisir un camp. Nous avons soutenu Cælia et ses sœurs, plus à même de nous payer durablement et de l'emporter. Les grandes compagnies se disputaient la direction de cette immense armée et les actes de trahison et de sabotage devinrent fréquents. Une opposition larvée mais féroce s'était établie entre la compagnie du Bouclier de feu et celle des Sables d'or. La guerre contre Yrem s'éternisant, nous dûmes comme toutes les petites compagnies nous rapprocher d'une de ces troupes dominantes. Sophoros, conscient qu'il n'y avait pas de bon choix, misa sur les Sables d'or, plus agressifs et surtout bien plus nombreux. De toutes les façons, une offensive décisive se préparait. L'or n'étant pas comestible, l'orgueilleuse cité d'Yrem était affamée depuis des semaines et ses dernières forces, régulières comme auxiliaires, sortaient et se déployaient depuis le début du jour sur le désert rocailleux l'entourant, pour nous affronter et en finir une bonne fois. Nos forces se tenaient sur l'aile ouest avec les Sables d'or et ses suivantes. L'exotique armée de Cælia et des rivales d'Yrem,

avec ses éléphants et ses tours mobiles, dardant le mauvais œil de ses gras notables, formait un improbable tampon au centre et les Boucliers enflammés tenaient l'est de nos lignes avec les compagnies sous son influence. Le soleil nous étourdisait et nous aveuglait tous. Mais la bataille fit bien rage, les forces d'Yrem tentant d'abattre toutes les tours de commandement. Ils s'engagèrent droit dans la nasse, ce qui aurait dû leur coûter la victoire. Seulement Yrem avait bien employé son or en débauchant des mercenaires de notre camp ; et en très grand nombre, comme nous allions le découvrir : vêtus des livrées et des couleurs de plusieurs compagnies secondaires, aussi bien sous l'égide des Sables d'or que des Boucliers enflammés, des troupes importantes prirent, exactement en même temps, les forces centrales des cités alliées en étau, faisant un carnage sur leurs arrières. Au même moment, une compagnie qui s'était rangée du côté du Bouclier de feu et avait gagné sa confiance se retourna ouvertement contre elle, parvenant à éliminer son Capitaine et ses gradés avant de se fondre dans les rangs yrémites sans coup férir. La forfaiture avait été minutieusement préparée. Le sort de la bataille était maintenant bien indécis mais c'était sans compter sur les Sables d'or qui lancèrent un moment des ordres contradictoires avant de rompre complètement le combat pour se regrouper bien plus à l'ouest face à cette mêlée informe où nul ne connaissait plus ses alliés. Notre petite compagnie était désormais attaquée par l'armée des cités du nord, notre étendard et nos livrées ayant été de celles usurpées. Sophoros fut ciblé par des combattants d'élite qui décapitèrent également de nombreuses autres compagnies de mercenaires ; l'honneur de la profession, sa vitalité et son foisonnement périrent ce même jour. La bataille s'acheva avec la victoire inattendue d'Yrem qui avait repoussé toutes les unités assaillantes, évanouies dans le vaste désert, dans toutes les directions et dans la plus grande des confusions. Mais la guerre était loin d'être achevée et il restait un grand nombre de soldats réguliers aux cités du nord, dont les troupes refluaient dans le plus grand désordre jusque derrière leur murailles lointaines. Seuls les Sables d'or sortirent véritablement renforcés de cet engagement, récupérant nombre d'éléments dans l'opération. Leur Capitaine, Sirâme le siffleur avait pourtant trouvé la mort, tombé de cheval durant le chaos des combats précédent la débandade... Un de ses seconds avait de suite émergé de cette anarchie apparente, mais savamment organisée, de cette journée de dupes : Kossos le sombre. Les Capitaines qui auraient pu défendre l'honneur et l'intégrité de leur compagnies étaient morts et Kossos et sa troupe étaient plus riches et puissants désormais que toutes les compagnies réunies. La coalition du nord éclata et les compagnies mercenaires dupées ne purent s'expliquer ni réclamer aucune solde, ne pouvant s'approcher des cités sans être aussitôt pourchassées. La guerre se poursuivit de longues années sans toutefois que les Sables d'or ne s'alignent une seule fois en bataille ouverte face à Yrem. Cælia dut pourtant continuer à les payer, malgré leur ambivalence de plus en plus assumée, pour ne pas voir le puissant Kossos se retourner plus directement contre elle. Les Sables d'or, comme pour redorer le blason du mercenariat ou plus probablement pour que certaines vérités soient tues à jamais, mirent un point d'honneur à éliminer les petites compagnies rivales qui s'étaient si basement *retournées* contre la coalition du nord, lors de cette bataille dite aujourd'hui du « Jugement d'Ymix » car

les troupes s'étaient affrontées, à une heure plus qu'inhabituelle, lorsque le soleil était à son zénith, durant la saison la plus chaude de l'année.

Garrish avait réchappé de justesse au sort funeste de l'Œuf brisé du malheureux phénix. Il retrouva quelques compagnons rescapés et tandis qu'il tâchait de les mettre en sécurité et de survivre en ces semaines dangereuses à louvoyer entre les dunes, ils furent trahis par des nomades et capturés par les Sables d'or qui désormais contrôlaient toute la large bande d'oasis frontalières entre Yrem et les Cités du nord. Les hommes de Garrish, désormais le plus haut gradé encore en vie de la compagnie décimée, connurent des sorts divers : les plus faibles, sans aucune valeur, furent exécutés sans délai. Une dizaine fut déportée à Cælia où ils furent réduits en esclavage. Quant à Garrish, avec quelques autres frères d'armes ils connurent aussi la servitude mais à Yrem.

Kossos triomphait une fois encore, il s'était enrichi et élevé un peu plus à leurs dépens.

Garrish lui n'aspirait qu'à une chose : non pas tuer Kossos de ses propres mains, ce qui serait certainement inévitable et assurément plaisant, mais surtout, plus que tout, reformer une compagnie, une vraie famille. Lui assurer la prospérité et défendre son honneur.

Il était né pour cela : il savait que nombre de compagnies avaient également subi l'injuste infamie du Jugement d'Ymix. Il réunirait ceux qui voudraient le suivre, les guiderait et les protégerait. Les Sables d'or avaient éliminé toute rivalité d'envergure pour des années durant. Ils comptaient onze mille hommes à présent et possédaient, dans les faits, un très vaste territoire. Mais Garrish avait cette faculté, ce bouillonnement dans le sang même :

il haïssait son père, certes, mais comme lui, il était destiné à s'élever pour conduire des hommes. Il ne les conduirait pas jusqu'à la glaciale et éternelle Présence Sacrée, mais il les guiderait vers la renaissance et la gloire. Il les ramènerait à la vie : celle du code et de la solde, du compagnonnage et de la fraternité, celle de la splendeur et de la fierté des compagnies franches de mercenaires. Kossos avait essayé d'organiser leur mise à mort avec fourberie et fracas. Mais Garrish, l'éternel survivant ne respirerait plus que pour les voir renaître.

Il avait été témoin de bien des affrontements, de bien des désastres et des défaites et de combien de victoires pareillement. Mais c'est toujours dans la force du groupe qu'il avait été possible de surmonter les échecs et d'arracher de nouveaux succès. Le groupe et l'esprit de corps n'existaient plus, sinon dans sa poitrine révoltée. Il chérirait cette conscience jusqu'à pouvoir la matérialiser, la ressusciter. Il serait l'infatigable vagabond qui de feu de camp en feu d'auberge appellerait les hommes à se lever et à se soutenir, à prendre leur destinée en main. Il passa trois dures années en esclavage à Yrem, fédérant autour de lui quelques mercenaires profondément meurtris. Ils s'entraînèrent sans relâche, guettant leur évasion. Lorsqu'une pluie providentielle et destructrice frappa la Cité, Garrish et ses compagnons saisirent sans hésiter cette occasion de fuir leur désespérante condition.

Mais Garrish le vagabond ne trouverait plus de repos ou de réconfort où que ce soit : il vagabonderait désormais, tel un grain de sable ou une gerbe d'écume happés dans leur tempête.

Il attirerait à lui tous ceux aspirant à saisir à bras le corps leur liberté, à vivre dans l'entraide et l'honneur, l'épée ou le sabre au clair. Kossos ne serait qu'un détail dans cette entreprise, oui, le Capitaine Garrish le vagabond reformerait la troupe, le corps, le véhicule de sa vie même.